

en route aujourd'hui, dit le curé en sondant la blessure avec une satisfaction d'artiste amateur. Il faut passer ici la nuit; une nuit de repos réparera vos forces, diminuera l'inflammation, permettra aux chairs de se désenseler...

Il faut que je parte aujourd'hui, sur l'heure, interrompit brusquement l'étranger. Il y en a qui m'attendent avec un soupir douloureux; et il y en a qui me cherchent, fit-il avec un sourire farouche. Voyons: avez-vous achevé votre pansement? Bon! me voici à l'aise et léger comme si je n'avais pas de blessure. Donnez moi un pain; payez-vous de votre hospitalité avec cette pièce d'or, et adieu.

Le curé repoussa la pièce avec mécontentement.

—Je ne suis pas un hôtelier, et je ne vends pas mon hospitalité.

—Comme vous voudrez et pardon. Adieu, mon hôte. Disant cela, l'inconnu prit le pain que, sur l'ordre de son maître, et en rechignant, avait apporté Margarita, et l'on vit bientôt sa haute taille disparaître à travers le feuillage du bois qui entourait la maison ou plutôt la cabane du curé.

Une heure après, une vive mousqueterie se fit entendre, et l'étranger reparut sanglant, blessé à la poitrine et pâle comme un mourant.

—Tenez, dit-il en présentant au curé quelques pièces d'or; mes enfants... dans le ravin... près de la petite rivière...

Il tomba; des gendarmes espagnols entrèrent la carabine au poing, et n'éprouvèrent aucune résistance de la part du blessé, qu'ils garrottèrent étroitement. Après quoi ils permirent au curé de poser un appareil sur la large plaie du malheureux. Mais en dépit de toutes les observations qu'il alléguait sur le danger d'emmener un homme si gravement blessé, ils ne placèrent pas moins leur prisonnier sur une charrette.

—Bah! bah! dirent-ils, qu'il meure de cela ou de la corde, son affaire n'en est pas moins bien assurée. C'est le fameux brigand José!

José remercia le curé par un léger signe de tête. Ensuite il demanda un verre d'eau, et comme le curé se penchait vers lui pour approcher le verre d'eau de ses lèvres:

—Vous savez, lui dit-il d'une voix mourante.

Le curé répondit par un signe d'intelligence.

Quand le convoi se fut éloigné, le vieux curé, malgré les observations de Margarita, qui lui représentait longuement les dangers et l'inutilité de sortir ainsi la nuit, traversa une partie du bois, se dirigea vers le ravin, et y trouva, près du cadavre d'une femme tuée sans doute par quelque balle perdue des gendarmes, un enfant à la mamelle, et un petit garçon de quatre ans, qui tirait le bras de sa mère pour l'éveiller, car il la croyait endormie...

Vous pouvez juger de la surprise de Margarita, lorsqu'elle vit revenir le curé avec deux enfants.

—Saints et saintes du paradis! que voulez-vous faire de cela, monsieur?... La nuit? Nous avons à peine de quoi vivre, et vous ramenez deux enfants! Il faudra donc que j'aille mendier de porte en porte, pour vous et pour eux! et qu'est-ce que ces enfants? un fils de vagabond, de bohémien, de brigand, de pis peut-être! Je suis sûre qu'ils ne sont pas seulement baptisés.

En ce moment l'enfant au maillot se mit à crier.

—Et comment allez-vous faire, monsieur le curé, pour nourrir cet enfant! car nous n'avons pas le moyen de payer une nourrice. Il faudra employer le biberon, et vous ne savez pas les mauvaises nuits que cela va me donner. Sainte Vierge! Il ne paraît pas plus de six mois! Heureusement que j'ai un peu de lait ici: il n'y aura qu'à le faire chauffer.

Et, oubliant son mécontentement, elle prenait l'enfant de dessus les bras du curé, elle le berçait, elle lui donnait des baisers; et, s'agenouillant près du feu, tandis qu'elle caressait l'enfant d'une main, de l'autre elle attisait les charbons, et faisait chauffer un vase plein de laitage.

Une fois le plus petit garçon rassasié, couché et endormi, l'autre eut son tour. Tandis que Margarita le déshabillait et lui préparait une espèce de lit provisoire à l'aide d'un manteau du curé, le brave homme racontait à sa gouvernante où et comment il avait trouvé les enfants et de quelle façon on les lui avait légués.

—Cela est bel et bon, fit Margarita; mais le tout est de savoir comment nous les nourrirons eux et nous.

Le curé ouvrit l'Evangile et lut à haute voix:

«Quiconque aura donné seulement à boire un verre d'eau froide à l'un des plus petits, comme étant de mes disciples, je vous le dis et je vous en assure, il ne perdra pas sa récompense.»

—Amen, répondit la senora Margarita.

Le lendemain, le curé fit enterrer le corps de la femme trouvée près du ravin, et récita pour elle les prières des morts.

II

Douze années après, le curé de San-Pedro, qui n'avait pas moins de soixante-dix ans, se chauffait au soleil devant la porte de son logis. On était en hiver et c'était la première fois, depuis deux jours, qu'un rayon de soleil se montrait à travers les nuages. Près du curé, un jeune garçon de onze à douze ans lisait à haute voix le bréviaire du curé, et portait de temps à autre un oeil d'envie sur un jeune homme de seize ans, robuste, grand, nerveux, et qui travaillait activement à la culture d'un petit jardin, dépendant de la pauvre maison du curé, Margarita devenue aveugle, écoutait.

En ce moment, le bruit d'une voiture se fit entendre, et le petit garçon jeta un cri de joie.

—Oh! le beau carrosse, le beau carrosse!

En effet, une voiture magnifique venait de Séville; elle s'arrêta devant la maison du curé. Un domestique richement vêtu, s'approcha du vieillard, et lui demanda un verre d'eau pour son maître.

—Carlos, dit le curé, au plus jeune des petits garçons, donne un verre d'eau à ce seigneur, et joins-y un verre de vin, s'il veut bien l'accepter. Va donc vite.

Le seigneur fit ouvrir la portière de sa voiture et descendit: c'était un homme d'une cinquantaine d'années.

—Ces enfants sont-ils vos neveux? demanda-t-il au curé.

—C'est bien mieux: ce sont mes enfants... mes enfants d'adoption, bien entendu.

—Comment cela?

—Je vais vous le compter, car je n'ai rien à refuser à un grand seigneur comme vous;

et puis, pauvre et vieux, inexpérimenté du monde, j'ai besoin d'un bon conseil pour savoir de quelle manière assurer le sort de ces deux jeunes garçons.

Et il conta l'histoire des enfants, l'histoire que l'on a lue plus haut.

—Que me conseillez-vous de faire? demanda-t-il après avoir terminé son récit.

—Des enseignes aux gardes du roi; et pour qu'ils tiennent leur état de maison convenablement, il faudra leur assigner une pension de quatre mille ducats.

—Je vous demande un conseil et non des plaisanteries, sénor.

—Et puis, il faudra faire rebâtir votre église, et à côté de l'église nous mettrons une jolie cure. Une belle grille de fer viendra fermer tout cela. Tenez, j'en ai le plan dans ma poche; vous convient-il? L'on donnera à l'œuvre complète le nom d'*Eglise du Verre d'Eau*...

Que signifie?... Que voulez-vous dire? Quels souvenirs vagues? Ces traits... Cette voix...

—Cela veut dire que je suis don José della Ribeira, et que j'étais, il y a douze ans, le brigant José: je me suis évadé de prison. Les temps sont changés, et de chef de voleurs, ils m'ont fait chef de parti. Vous avez été mon hôte, et vous avez servi de père à mes enfants. Qu'ils viennent m'embrasser; qu'ils viennent donc, ajouta-t-il en tendant les bras aux jeunes gens qui s'y jetèrent.

Et quand il eut fini de les embrasser longuement, étroitement, à diverses reprises, avec des larmes, des mots confus, des exclamations entrecoupées, il tendit la main au vieux curé.

—Eh bien! n'acceptez-vous pas l'église du Verre d'Eau; mon père?

Le curé se tourna vers Margarita, et, vivement ému, il dit:

«Quiconque aura donné seulement à boire un verre d'eau froide à l'un des plus petits, comme étant de mes disciples, je vous le dis et vous en assure, il ne perdra pas sa récompense.»

—Amen, dit la vieille femme, qui pleurait alors de joie, au bonheur de son maître et de ses enfants d'adoption, et qui pleura ensuite du chagrin de les quitter.

Un an après, don José della Ribeira et ses deux fils assistaient à la bénédiction de l'église San-Pedro du *Verre d'Eau*, l'une des plus jolies églises des environs de Séville.

S. HENRY BERTHOUD.

—Ne pas oublier que les plus belles fourrures sont en vente chez Lefrançois Frère, coin des rues Ste-Catherine et Amherst.

HISTOIRE DE VOLEURS

Il y avait ces jours-ci à Irlington, près Londres, un couple vénérable, à qui les ans avaient multiplié la sagesse.

Lorsqu'ils furent unis, il y avait beaucoup d'histoires de brigands du temps passé qu'on accumulait au foyer dans les récits du soir, ces histoires, grossies par la tradition comme les ruisseaux qui viennent de loin et qui reçoivent des petits suppléments tout le long de la vallée, ne se perdaient jamais.

On racontait encore, comme si c'était arrivé hier, les stratagèmes de voleurs hardis accomplis il y a mille ans; on disait comment